

Nicolas Verdan

Saga

Le Corbusier

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LES APPUIS
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

L'AUTEUR REMERCIE LA FONDATION LEENAARDS
QUI LUI A ACCORDÉ UNE BOURSE

« SAGA. LE CORBUSIER »,
DEUX CENT QUARANTE-QUATRIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF, DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE LUCIEN HERVÉ
« LE CORBUSIER À ROQUEBRUNE-CAP-MARTIN »,
© 1951, LUCIEN HERVÉ
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-245-4
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2009 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Drôle d'aventure que la vie. On est une boule, une sphère. Et cette molécule, cet astre glisse, heurte, fracasse, on fait plaisir à X ou à Y. On est dedans sa propre sphère et celle-ci commande à son destin.

LE CORBUSIER

Quand on parle d'un grand peintre ou d'un grand musicien, on ne devrait jamais faire entendre sa musique ou montrer ses tableaux.

JORGE LUIS BORGES

*Un soleil se couche
un soleil se lève
un soleil se lève à nouveau**

**Extrait du Poème de l'Angle droit, Le Corbusier.*

ELLE vous prie du regard. Aussi continuez-vous à peindre.

Vous la voyez tourner la tête. Vous l'observez, elle s'avance à pas lents, sur votre droite.

Sur son visage, vous lisez la surprise. Elle s'étonne face à cette paroi de moellons et de briques, au fond de votre atelier, comme un haut mur de ferme, en pleine ville.

Vous avez fait bâtir cette pièce au septième étage de votre immeuble. Les fenêtres, horizontales, donnent sur les toits de la tribune du stade Jean-Bouin.

Vous voudriez poser votre pinceau sur le coffret où vous rangez vos gouaches et vos pointes d'argent. Vous voudriez vous arrêter, le temps de comprendre comment tout cela a pu se mettre en place.

Elle, ici, une présence inattendue, nouvelle, une source d'énergie renouvelée.

Vous allez vous interrompre, quand sa main se pose sur votre épaule. Vous ne la voyez pas.

Cette pression, d'un appui léger mais habité, n'est-ce pas l'insistance d'une main ?

Un seul geste, si familier.

Une commande ne souffrant aucune excuse.

Vous devez continuer à peindre. Elle désire vous observer à l'ouvrage.

C'est une étude, vous précisez.

Pour une sculpture. Vous lui expliquez.

Elle se tient droite, à vos côtés, elle ne se départit pas d'un sourire que vous diriez de façade.

Vous ne lui offrez pas de chaise. Elles sont toutes recouvertes de dessins. Des croquis fiévreux réalisés dans les Pyrénées, six ans auparavant.

La guerre vient tout juste de gagner la France. L'Europe est parcourue de violents soubresauts. Sur les routes, des colonnes de soldats portant des guêtres croisent le cortège des premiers réfugiés découvrant la géographie des accotements.

Vous, vous fouillez la fosse d'un sentier forestier.

Vous ramassez des bouts de bois, des feuilles, des racines. Vous récoltez des fragments d'os, des silex quand il y en a.

Elle regarde maintenant un dessin couché sur du papier machine.

Elle murmure : « On dirait une oreille. »

Vous répondez enfin à son sourire.

À son tour, elle vous sourit, pour de vrai, maintenant.

Par terre, vous avez déplié des feuilles de journal sur lesquelles vous faites vos mélanges.

Les teintes que vous utilisez aujourd'hui sont plus vives que celles que vous utilisiez dans les Pyrénées. Tout venait alors à manquer, surtout la couleur. Les temps étaient durs, il fallait d'abord manger.

Vous sentez un picotement dans les jambes. Vous n'arrivez plus à travailler. La lumière est trop forte dans l'atelier.

La jeune femme a-t-elle aperçu cette petite huile sur toile, adossée contre le pied d'un chevallet ? Vous avez donné un nom à ce tableau : Les îles sont des corps de femmes à demi immergés qui retiennent les bateaux entre leurs bras.

Elle se tient debout, derrière vous, dans votre atelier de la rue Nungesser-et-Coli, à Paris. Elle porte un sari jaune. Elle attache ses cheveux en arrière, avec un chignon bas, piqué d'une fleur blanche.

Vous cherchez à lui dire quelque chose en anglais. Les mots vous manquent.

Elle incline la tête en guise d'au revoir. Elle ne sourit plus.

Elle reviendra. Elle vous a dit qu'elle reviendrait. Ses parents vivent à Ceylan.

C'est un ami éditeur qui a tenu à vous la présenter.

Elle étudie l'architecture à Londres.

Pour elle, vous irez en Inde. Vous lui ferez construire un palais. Une ville entière.

Vous lui ferez signe, toujours.

Elle s'appelle Minette.

Vous tenez un galet dans la main.

Vous avez réuni une collection de pierres. Vous y ajoutez des bouts de bois, tout tordus. Vous les disposez sur une table, à la faible lueur d'une lampe à pétrole. Le carburant pourrait venir à manquer.

La guerre. Ici, dans la montagne, elle est inaudible.

Il y a quelques jours encore, vous étiez à Vézelay. Le front était trop proche. Peu après l'appel du général, vous avez décidé de partir.

La débâcle. Vous avez trouvé, avec votre femme, une petite auberge, dans les Pyrénées. Elle fera l'affaire, le temps d'un été.

Vous avisez une ferme abandonnée. Dans la salle à manger, vous installez votre atelier.

Vous tenez un galet dans la main. Le galet, l'un des plus beaux objets à voir, roulé par la mer, intègre, à méditer, vous sentez ses courbes, polies par des siècles de vagues, vous serrez vos doigts...

Vous serrez vos doigts pour en mesurer le tour, vous lâchez l'étreinte de vos doigts, vous le faites sauter dans votre paume, pour mieux estimer son poids, vous le sentez glisser, vous le laissez tomber.

Vous le suivez maintenant du regard, le galet coule, vous entrez dans la mer.

Le 27 août 1965, tôt le matin. Le soleil à son zénith, vous aurez rejoint l'horizon sans fin.

Vous nagez. Au large du cap Martin, assez au large pour voir le cabanon, perché là-haut sur les rochers. Le cabanon, à la verticale des flots. Chez vous.

Vous nagez. Plus rien ne contrarie votre brasse coulée, vos bras ont perdu cette raideur, ressentie tôt ce matin. À l'horizontale, là, oui, c'est bien vous. C'est votre dernier bain, vous le savez.

La présence du soleil sur votre crâne, une caresse, aimante. Un spot braqué dans les profondeurs où vous cherchez le bleu, noyé de vert émeraude, virant au noir sur l'écran opaque où s'abîment vos yeux.

Le souffle est court, vous sortez la tête hors de l'eau. Vous respirez, il en faut de l'air, il en faut. Vous sentez passer la mer sous votre torse et vos bras qui la repoussent.

Vous vous retournez sur le dos, vous appliquez vos mains épaisses sur votre front, vous allez chercher haut sur le crâne vos cheveux que vous lissez en arrière, tirant un suaire blanc sur votre nuque, épaisse, solide, une tour, toujours en veille.

Vos jambes sont moins lourdes que tout à l'heure, quand vous descendiez les marches de pierre sur le sentier conduisant à la plage.

Vous avez fait comme tous les jours, vous avez commencé par déposer votre serviette sur les galets. Avec la souplesse d'un homme riant de son grand âge, vous avez fléchi vos jambes glabres pour atteindre vos espadrilles où vous glissez toujours vos lunettes.

Vous n'avez pas ôté votre caleçon. Vous auriez pourtant voulu. Vous aimez quand la mer absorbe votre corps nu, massif, lui redonnant force et vie, vous aimez quand la mer redresse votre dos en lutte désormais avec votre ventre, ce sac d'émotions rentrées qui cherchent le sol.

Vous n'avez pas ôté votre caleçon. Vous n'êtes pas seul, aujourd'hui. Il y a deux jeunes hommes qui fument, debout sur le rivage. Ils vous regardent avec un air entendu, comme s'ils vous attendaient, sachant que vous viendriez ici, prendre votre bain.

Il est vrai que tout est déjà écrit : ce calme plat, la baie, avec son cirque de rochers, les arbousiers, les bananiers, ces rhododendrons, l'astre étincelant, surtout, qui vous éblouit plus qu'à l'ordinaire.

Ce matin, vous avez senti une odeur de fumier et de terre mouillée. Vous avez pensé à l'Inde. Vous avez vu l'Inde.

Les images se font plus précises, elles surgissent, sans ordre apparent. Vous voyez la terre du Pendjab, vous sentez monter son effluve, après la pluie, quand les vaches s'ébrouent, fumantes, dans les flaques d'un chantier grand comme une plaine.

Vous nagez, vous respirez, l'odeur est toujours présente. D'autres odeurs vous reviennent, suffocantes.

Vous êtes assis dans une jeep. Vous êtes assis à gauche, le volant est à droite, le moteur est arrêté. Les vaches qui s'ébrouent...

Vous nagez, vous cherchez de l'air, votre vie défile devant vos yeux, toute votre vie, vous la voyez défiler, c'est ainsi que les choses se passent, à ce moment précis, quand on s'en va, tout revient, comme dans un film en accéléré.

Vous êtes là, assis dans la jeep, à transpirer, le plan d'une ville nouvelle déplié sur vos genoux. Vous tenez un crayon dans la main, vous dessinez.

Vous dessinez un palais et déjà il se dresse, immense, dans une plaine nue.

Quand vous voyez le jour, en 1887, à La Chaux-de-Fonds, quelques paysans accroupis scrutent, ici même, le ciel du Pendjab, traversé de gros nuages butant sur la paroi de l'Himalaya.

Les beaux jours touchent à leur fin dans le Jura suisse, vous ouvrez les yeux, la sage-femme s'essuie les mains en riant.

Elle dit : « On dirait un petit Chinois ! »

La pluie, attendue, son odeur en éclaireur, l'orage sur Simla, dans la montagne qui a disparu dans la vapeur des arbres.

Vous êtes enroulé dans un châle, c'est bien vous, emmailloté dans du linge, essoré la veille devant la fontaine publique de La Chaux-de-Fonds. À cette heure-ci, au Pendjab, la mousson crevait le ciel.

L'Inde, ce pays au destin incertain, rien que la terre et le ciel, l'eau ou la sécheresse, les champs exsangues, ivres d'une pluie trop longtemps espérée et bien trop vite absorbée, rien qui puisse annoncer vos dessins d'un palais, ce paquebot, posé nulle part, à une demi-journée de mulet des contreforts himalayens, comme pour attendre la montée des eaux, ses passerelles ouvertes aux ânes, aux vaches, au cortège de ces femmes en sari, hissant tout là-haut des jarres de ciment frais.

Aucun signe, en ce mois d'octobre 1887, quand vous poussez vos premiers cris dans les plis matelassés du moïse en osier, aucun présage.

Sauf peut-être en Inde, ce vieillard, mais vous ni personne ne pouvait savoir, un corps faible, mourant, étendu sur le côté, les jambes repliées en

position fœtale, seul désormais son bras animé, un pinceau fouillant la terre encore sèche.

Dans un dernier geste, serrant dans ses doigts une maigre branche d'eucalyptus, il dessine un damier sur le sol. Il trace les axes réguliers d'une cité nouvelle, inimaginable.

Lorsque les premières gouttes ont éclaboussé son testament de poussière, son regard avait l'opalescence d'une pierre de lune.

Vous dessinez une ville, mais vous étiez destiné à graver des boîtiers de montre, dans une cité-fabrique asservie aux horloges.

Vous dessinez une ville, puis une autre, quatre villes. Votre destin, pourtant, était tracé au cordeau, dans la limite ordinaire des murs d'une maison haute, à fenêtres meurtrières, et la régularité d'un atelier aux dimensions syndicales, vous étiez l'apprenti, enfermé dans le cycle des heures pointées.

Vous auriez vécu assis, une vie réglée à la bonne hauteur d'un tabouret à vis, votre dos courbé sur un ouvrage miniature. Le soir, vous auriez éteint la lampe industrielle avant de retrouver la rue froide des horlogers.

Vous êtes né en Suisse, il y a soixante-neuf ans. Aujourd'hui, vous êtes assis dans une jeep, en Inde, la conduite est à droite, vous transpirez, la chaleur humide pompe l'acidité de vos vêtements.

Vous portez un costume en laine, trop chaud pour ce pays en mutation. Des relents d'épices et de bétail pisseux s'y ajoutent aux molécules de tabac et

de naphthaline, nichées dans les mailles serrées de votre tweed, où se sont installés les effluves de gaz automobile de New York, renforcés par la charge entêtante du kérosène du Super Constellation, quand vous avez posé le pied sur le marchepied en alu de la passerelle, dans le bruit des moteurs.

Les années qui ont suivi, vous avez adapté la tenue à l'ampleur de la tâche subtropicale : une capitale à ériger en rase campagne.

Est-ce vous qui avez érigé cette Haute cour de justice ? Une institution, un point de repère, quasi géologique, dans la plaine. Un parasol géant, soutenu par des pylônes monumentaux.

Vous n'êtes pour rien dans ce va-et-vient, ces hommes enturbannés, déambulant dans ce décor majestueux, votre architecture, disent-ils, cette muraille au pied de laquelle, malgré vous, s'est installé un circuit d'automobiles blanches qui viennent se ranger devant le portique d'entrée.

Vous ignorez tout du procès qui se tient aujourd'hui sous les voûtes de béton brut. Absorbée par le cachemire de la tapisserie, où sont filées les vingt-quatre heures solaires, la voix de l'accusé ne parvient pas à vos oreilles, sourdes à cette langue.

La gazette locale relate l'affaire en cours : un homme a détruit le commerce de son voisin. La jalousie serait en cause. L'accusé aurait surpris le marchand flirtant avec son épouse.

À cette heure de forte affluence, le soleil est le seul à ne pouvoir pénétrer dans la Haute cour, où se masse la foule des curieux.

Signe que vous êtes pourtant bien pour quelque chose dans cette agitation, le jeu patient des ombres

et de la lumière dans les pas perdus du tribunal semble rythmer la lente succession des audiences.

Implacable cycle des jours. Quand vient la nuit, la justice des hommes est reportée au lendemain. Le soleil et la lune commandent, en accord parfait avec votre Haute cour.

Les avocats rejoignent les taxis qui attendent dehors. Ils empruntent les rampes fermées au public, laissant derrière eux la salle de la Cour, où les juges s'épongent le front.

Cette procession de robes irrigue d'un sang noir les allées intérieures du bâtiment.

Vous suivez le courant des hommes, à nouveau absent, cherchant une issue sur le toit-terrasse.

Là, quittant la vue fragmentée des brise-soleil protégeant les étages inférieurs, vous trouvez, intacte, la perspective ouverte sur les premières marches de l'Himalaya.

Au loin, vous découvrez le Secrétariat, l'image d'une société, une masse cellulaire laborieuse.

Ainsi, il existerait bien une ville, en Inde, dont les rues sont ordonnées. Elle serait de vous. Ses quartiers se dénombrent en secteurs, ses commerces sont centralisés. On y circule à pied, à vélo, en automobile, à chacun son chemin, sa piste, sa voie.

Vous avez dessiné des massifs de fleurs, vous avez colorié jusqu'aux feuilles des arbres, vous avez effacé la pierre jaunâtre de Delhi pour la remplacer par la pierre brute de Simla, gris-vert, plus noble.

Vous avez forgé l'âme de Chandigarh, ses habitants vont travailler à pied, à travers les arbres et les fleurs, ils quittent le bureau tôt, ils sont chez eux à seize heures, pourquoi pas, une ville de marche, la

joie des piétons pris de passion pour vos sentiers à l'ombre.

Vous avez toujours l'espoir d'installer des jeux électroniques à Chandigarh. Le théâtre électronique, le music-hall électronique.

Cette cité ressemble à celle de vos plans les plus audacieux. Pourtant, aujourd'hui, vous ne la reconnaissez pas.

Elle n'a pas cette grâce d'Alger, où serpente une autostrade sur le toit d'une cité aérienne, votre réussite. Une ville bondissant en clarté. Une vue de l'esprit ? Alger, votre cité nouvelle, est bien réelle. Ne l'avez-vous pas dessinée ?

À Chandigarh, les ouvriers tendent des bâches sur les moules de coffrage. Le soleil impose sa course haletante au béton qui perd ses eaux trop vite.

Vous plissez les yeux. Vous ne portez pas de verres fumés sur vos lunettes. Vous avez fini par adapter votre tenue au climat. Vous laissez désormais vos vestons dans les rangements de votre appartement parisien. Vous avez opté pour le coton, le lin.

Vous déboutonnez votre chemise. Jusqu'au nombril. Vous êtes à Marseille, en compagnie de votre ami Pablo.

Tous les deux, souriants, lui célèbre, le peintre, vous, l'architecte.

Célèbre, vous aussi ? Oui, mais célèbre architecte.

Non, peintre, vous aussi. Vous deux, la soixantaine triomphante, chassant du pied des bouts de

fer à béton, foulant un fatras de planches recouvertes de grumeaux de ciment.

Vous faites visiter votre atelier à ciel ouvert. Les cages d'ascenseur sont encore vides.

À pas lents, vous commencez l'escalade vers les étages. Les trois premiers planchers coulés offrent déjà la vue sur la rue intérieure, cent quarante mètres de long, intime et nette, digne et magnifique.

Au huitième, vous rencontrez l'horizon, trois cent soixante degrés ouverts sur la mer, les îles, la côte, les montagnes, la ville.

Vous scrutez les moindres réactions de Pablo, vous lui enviez sa prestance, nonchalante, lui l'artiste confirmé. Vous retrouvez le sol, sous les pilotis.

Il vous prend le bras tout en allumant une cigarette. Il aime la cité radieuse. Vous sentez sa poigne chaude, la pression franche de ses doigts épais.

Vous souriez, heureux. Il rit de vous voir ainsi. Vous êtes comme deux enfants, amusés, émerveillés par votre audace de tous les jours.

L'Inde, son odeur. Une fois de plus, ce palace de Delhi, étape obligée avant la route vers la capitale en chantier, votre chantier, le parfum des draps dans la chambre au plafond haut, un mélange déroutant de lessive et d'humidité, un effluve suave, tenace, imprégnant le tissu immaculé tendu sur le lit de bois foncé.

Fatigué, vous vous étendez tout habillé, vous avez confié votre unique valise à des géants barbus, portant le turban sikh, vous leur avez glissé un pourboire avant de vous coucher.

Le matin, vous prenez le thé sur la véranda. Vous aimez la couleur cuivrée du darjeeling. Une jeune femme se détache du ballet des femmes en sari. Elle sait votre goût pour ce nectar.

Les paumes jointes, une brève inclinaison de la tête en guise de salut, cette princesse, la serveuse, vous renseigne : la récolte des feuilles remonte à l'automne : *first flush*. Le thé a poussé sur les contreforts de cet Himalaya dont vous sentez la présence sur le chantier de votre ville.

Arpentant cette rase campagne du nord du Pendjab, vous cherchez souvent du regard cette masse fermant l'horizon, comme si vous aviez besoin de son assentiment, y trouvant une forme de blanc-seing minéral à l'érection brute de votre cité.

Assis dans un fauteuil, aux lisses accoudoirs de bois précieux, vous griffonnez les premières impressions de la journée.

Vous notez la lourdeur du bâtiment, les imposantes colonnes de style victorien. En marge, vous précisez : architecte allemand.

Ce palace comble tous les instincts de puissance d'un monde que vous courtisez avec l'audace et l'impertinence du bouffon.

Dans les jardins, les troncs élancés des palmiers royaux marquent les contours de ces hectares privés de verdure au cœur de la vieille Delhi. Vous ne connaissez pas le nom de ces essences en fleurs dans les massifs, vous savez juste que, sous le gazon, la terre est rouge.

Une journée à attendre. Vous refusez les services d'un guide, vous gagnez la rue.

Couchés sur leurs pousse-pousse, ils attendent devant les grilles du portail. Des hommes à la maigreur effrayante. Avec leurs jambes tubulaires, couleur rouille, ils font corps avec leurs vélos attelés.

Ils vous font signe. Vous déclinez l'offre, vous préférez la marche.

Le soleil est haut dans le ciel, vous clignez des yeux, aveuglé par un destin astral, votre destin, sur-exposé.

Happé par un flot de piétons silencieux, manquant d'égarer vos lunettes dans une muette bousculade, vous promenez votre ombre dans la poussière, perdant jusqu'à la conscience de votre mission indienne.

Vous ne dites rien, pour une fois, juste assez attentif à ne pas trébucher sur ce vieillard dont vous trouvez que le visage ressemble à celui de votre père sur son lit de mort.

Vous ne vous égarez pas dans ces avenues sans nom, taillées dans la misère. Vous y trouvez la confirmation d'une joie possible.

Pour vous, l'Inde n'est pas ce pays d'atroces miséreux dont vous parlait un ami. Loin de New York et du *Big Money*, des bureaux inhumains, à des années-lumière de l'éclairage cadavérique et de la climatisation, vous respirez.

« Splendide société indienne », ce sont vos mots.

Delhi ne vous voit pas passer, votre veston sur le bras. Vous êtes seul, vous êtes minuscule dans la foule des paysans échoués sur les trottoirs de cette ville, vous avancez le nez en l'air, vos lunettes de travers, votre visage éclairé d'un étrange sourire,

comme un bref coup de pinceau sur votre face luisante.

Vous êtes un pantin, vos pieds, vos bras répondent aux sollicitations d'un marionnettiste qui vous ressemble. Il vous promène dans ce décor où vous rêvez d'un monde nouveau.

Delhi vous ignore, comment pourrait-il en être autrement ? Vous traversez des rues sans nom, bordées de maisonnettes de briques au toit de tôle, quand elles ne sont pas recouvertes d'une simple bâche.

Sous vos yeux, une ville se construit d'elle-même, dans l'approximation d'architectes va-nu-pieds. Tous les jours, de nouvelles cabanes se dressent dans les taudis, bricolées dans le désordre, plantées dans la boue.

Vous croisez le cortège des brouettes. Combien de brouettes pour quatre misérables murs ? Combien de personnes dans ces trois mètres sur quatre, sans fenêtres ? Douze, quinze ?

Vous aussi, vous avez tenu des briques dans le creux de la main. Vous en connaissez le poids. Vous en avez payé le prix fort : dans les environs de Paris, une manufacture, un naufrage financier sur les bords de Seine, vous n'avez pas su compter les briques. Vous aviez espéré en vendre assez pour vous offrir le temps de peindre et aménager ainsi l'espace où dessiner des villes à construire.

Ici, à Delhi, vous saisissez la portée de cet urbanisme sauvage, vous en mesurez l'étendue dans la fumée lointaine des braseros s'élevant en arabesques, loin devant, là où commençait, hier encore, la campagne aspirée par la ville.

Une cité immense se bâtit dans l'anarchie, des milliers de villages engrossent Delhi, se reproduisant dans l'infinie pauvreté des faubourgs. Vous n'êtes pas effrayé par la démesure de cette cité qui se fait sans dessinateurs, sans planification, sans art, sans imagination, sans émotion, mue par le seul moteur du besoin immédiat.

Vous marchez, sans l'ombre du doute, avec en poche l'assurance d'un rôle à jouer : *conseiller supérieur du gouvernement du Pendjab pour la Commission du plan des Indes*.

Ce serait donc bien vrai, pour la première fois, du sérieux, une ville, votre ville, pour de vrai.

Le soir venu, vous retrouvez votre hôtel, les commodités, le thé servi dans votre chambre.

Sur la descente de lit, vous trouvez une invitation à dîner chez votre ami T. Avec lui, les Indiens découvrent en masse l'automobile et la cuisinière électrique. Vous vous êtes liés d'amitié depuis peu. Vous lui racontez votre promenade dans Delhi. Votre hôte hoche de la tête, il vous sert un deuxième whisky.

Il résume le problème en un mot : le sexe. Dans dix ou vingt ans, sept cents millions d'Indiens peupleront le sous-continent.

Confortablement installés dans vos fauteuils, à la lumière des bougies, enveloppés par le parfum du santal, vous ne risquez rien à prédire un avenir de famines qui engendreront des révoltes.

La solution ? M. T. se penche vers vous, posant la main sur votre smoking, avec cette familiarité dont il est coutumier. Sur le ton de la confiance, il vous chuchote à l'oreille : « On va supprimer les

hormones!» Riant aux éclats, vous trinquez à la modernité, dans le palais de ce facétieux maharadjah industriel.

Vous avez hâte de retrouver le cabri, la chèvre, le corbeau et le coq à Chandigarh.

Votre chauffeur vous attend sous le porche, moteur allumé.

La sortie de Delhi est interminable. Vous traversez des murailles de crasse, percées de trous noirs où nichent des épicereries et des garages pour les automobiles fabriquées par votre ami T.

Pour vous épargner le spectacle insupportable du réel, vous survolez en pensée ce chaos, vous lui attribuez une juste proportion, un équilibre où, dites-vous, ceux qui ne possèdent rien sont au fond les plus riches.

Votre chauffeur tient le volant des deux mains, il le manie avec soin, comme s'il s'agissait d'un objet précieux.

Le dos droit, sans même toucher de sa chemise le dossier de son siège, il conduit en silence. Sévère avec sa barbe, il vous jette dans le rétroviseur des regards sans la moindre trace d'émotion.

Vous appréciez cette distance. Il ne sait rien de vous, il ne voit que vos lunettes, de noir cerclées, il voit votre costume de voyage, froissé, il voit votre chemise de gabardine blanche, sans ce nœud papillon que vous avez glissé dans votre valise, avec l'imperméable et le costume de tweed.

Entre vous et cet homme raide, dont seules les mains et la jambe droite sont en mouvement, rien qu'un trajet à accomplir. Vous ignorez tout de ce regard fixe, vous n'avez pas même entendu le

timbre de sa voix, vous ne connaissez pas sa religion, vous ne l'avez pas vu manger, vous ne serez plus avec lui quand il mettra la voiture à l'abri sous un arbre de Chandigarh, pour dormir une heure avant de faire le chemin inverse.

Cet homme qui conduit vous est étranger, il appartient à la foule immense des habitants de Delhi, muets derrière la vitre, composant la troupe des figurants d'une comédie dont vous êtes l'une des marionnettes, consentante.

Vous avez roulé six heures, épuisant de longues allées d'arbres bordant la route sans courbe filant sur l'Himalaya.

Vous avez traversé une ou deux allées poussiéreuses, ralentissant l'allure, dans ce qui ressemble à des villes. Invraisemblables cahutes de briques, cuisines à même le trottoir, charrettes vous forçant à stopper dans une foule curieuse, avec une centaine d'yeux se collant aux vitres de l'auto.

Vous serrez votre serviette dans vos mains. Des gouttes de sueur salées perlent sur votre front, suivant le tracé de vos rides, elles coulent sur vos tempes.

Un carnaval, surgi de nulle part, obstrue un carrefour, à la croisée d'un village. Une fanfare conduit un cortège ondulant comme un serpent sans tête. Un policier frappe le toit de votre voiture à coups de matraque. Vous gênez le passage. Le chauffeur tente une manœuvre, le policier hurle.

Un char manque de renverser l'auto. Des femmes y dansent, les yeux fixes, vides, avec comme une absence, la vôtre, aussi.

Vous regardez ce défilé dont l'apparent chaos vous échappe.

Au son du tam-tam, des géants sikhs simulent un combat en brandissant des sabres. Rien n’y fait, l’Inde profonde vous résiste.

Vous lui offrez une ville nouvelle, elle l’ignore, à l’exception d’une caste privilégiée. Les traditions perdurent, elles sont les plus fortes. Vous en êtes certain, le temps vous donnera raison. Un jour, l’Inde sortira de sa campagne pour rejoindre votre ville.

Le policier n’en a pas fini avec la carrosserie. Il frappe le toit de votre voiture, obstacle à cette étrange liesse. La tôle résonne comme un gong. Le vilain porte une moustache, hideuse. Des ronds de transpiration assombrissent les manches de sa chemise kaki.

Vous soupirez. En disant oui au père de l’Inde nouvelle, vous aviez compris qu’il y avait là une occasion unique de vous mesurer à une autre puissance : le soleil.

Dans cette rase campagne poudreuse, il allait vous forcer à la lutte autant qu’à l’hommage. Vous n’avez pas été déçu. Combien vous avez lutté tous les deux ! Dans le respect, toujours ; la preuve, Chandigarh. Vous avez corrigé sa course d’un coup de crayon, brisant la trajectoire de ses rayons inquiéteurs.

Des femmes, portant sur leur tête de grands paniers, nourrissent les puits de fer et d’acier où coule le ciment. Des hommes dressent des échafaudages, montent des échelles, pour atteindre la hauteur des murs de vos rêves. Ils construisent des palais, ils sont vos marteaux, les pics de votre monumentale sculpture. Silencieux, vous laissez

faire et vous peignez, vous écrivez, comme pour vous prouver que cet édifice a bien une origine. Au pied de l'Himalaya, l'homme saura qu'il est un fils du soleil.

Ce soir-là, tandis que vous rouliez vers Chandigarh, il s'est passé quelque chose... Était-ce ce même voyage ? Peu importe. Vous roulez sur cette même route. La ligne plate de l'horizon s'épaissit, barbouillée de mauve et de noir. Rouge, le soleil brouille la palette des bleus et des verts, quand apparaît un camion, la bâche ouverte.

Dardant ses derniers rayons à travers les ridelles, l'astre couchant entre sur le pont arrière du convoi, éclairant un bovin et une jeune fille accroupie : Pasiphaé et le Taureau.

Les deux coudes appuyés sur la banquette avant, vous vous penchez pour ne rien perdre de cette scène de théâtre spontané. Tout se passe très vite, les arbres imposant un jeu saccadé d'ombres et de lumières.

Vous la voyez qui s'offre au Taureau, les jambes écartées, prête à la saillie, dans sa parure de vache. Le Taureau, don de Poséidon. Pasiphaé, le nom d'une ancienne divinité lunaire, et son masque à cornes. Une union sacrée, astrale, là, sur le chemin d'une ville à inventer.

Vous dessinez, fébrilement, les cahots de la route dérangent votre main qui tremble. Le chauffeur allume les phares, il dépasse le camion.

Vous vous renversez en arrière, recroquevillé contre la portière. Vous tremblez, secoué de frissons. Encore une vingtaine de kilomètres avant l'arrivée à la *rest house* de Simla, dans les contreforts himalayens.

*
* *

La mer, ce matin, sentait le lac. Quand vous avez quitté le cabanon, votre serviette de bain sous le bras, vous avez identifié ce parfum douceâtre, moussu : la petite maison, avant l'orage sur le Léman.

Debout devant la fenêtre aménagée dans le mur du jardin, comme un tableau ouvert sur les montagnes, sur l'autre rive, vous n'écoutez pas votre mère qui appelle. Elle vous dit de rentrer, il va pleuvoir. Vous le savez bien, pourquoi doit-elle toujours s'inquiéter ainsi ?

Chère petite maman, bientôt nonante ans et toujours cette figure de jeune fille, si belle, et faut-il qu'elle crie, « la pluie ! ».

Sale petit caractère, impatiente, refusant toujours de rencontrer Yvonne, votre épouse qui se donne tant de peine, gardienne du foyer, admirable. Quand vous voyagez, elle brode de petits nappes, qu'elle dispose sur les meubles, dans votre appartement de Paris.

Votre maman la juge sans la connaître.

L'orage qui vient ne dérange pas une famille cygne. Papa cygne, maman cygne. Le ciel se couvre. Six enfants cygnes les précèdent, bientôt seuls, jetés dans la vie, impatients, ils ne savent pas attendre, ils perdent leur déjeuner.

Votre mère dit quelque chose. La pluie roule sur Vevey, elle fait écran sur les carrières de Meillerie.

Papa cygne, toutes voiles dehors, fout le camp vers le rivage. Le lac est entièrement vide.

Les gouttes tombent, à la verticale, elles forment des ronds concentriques sur la surface plane du Léman.

La voix de votre chère petite maman s'est éteinte. Comment est-ce possible ?

Dans la grande chambre règne un silence subaquatique. Seules vous parviennent les ondes des couleurs, ce vert s'effaçant dans le noir de la vase et cette blancheur tourmentée de la lumière captive d'un ciel chargé d'électricité.

Vous pensez à elle, votre mère, vous humez son absence.

En face, c'est la France, abrupts ravins. Les montagnes, vers le ciel. Les cours d'eau, vers le lac. Pyramides inversées.

La maison de Corseaux. Vous ne dites jamais Corseaux, vous dites la maison.

Une maison boîte aux lettres, soixante mètres carrés, recouverte de fer étamé et d'aluminium.

Une adresse, le long de la route du Simplon, où vous répercutez l'écho de votre monde dans vos lettres à maman.

Une case postale, où vous faites parvenir le courrier d'Alger, les enveloppes décachetées de la France occupée, les billets triomphants oblitérés à Vichy, le papier avion de l'aéropostale brésilienne, un message lapidaire estampillé à Monaco, une longue liste de recommandations envoyée de Paris, des impressions indiennes, tachées, gondolées.

La petite maison sur les bords du lac Léman. Votre frère y vit seul depuis qu'elle est partie.

Chère petite maman. Vous dites « maman » et vous avez seulement pour réponse son absence et ce parfum organique de terre noyée.

Votre frère ne manque de rien. Vous avez tout prévu, tout payé, le livreur, pas besoin d'aller faire les courses à Vevey.

Vous griffonnez Vevey, sur un carnet. Les « bonnes dames de Vevey », avec lesquelles s'entretenait votre chère petite maman, la librairie américaine de Vevey, où Albert trouvera une revue qui vous a classé parmi *The 100 Most Important People in the World Today*.

Les cimes, là-bas, dans l'encadrement de la fenêtre. Onze mètres de long ouverts sur les Alpes.

Vous détestez les Alpes, cet horrible désert chaotique.

*
* *

Un pays, la Suisse, vous prononcez rarement ce mot. Vous n'avez jamais cessé de quitter ce pays. Vous êtes né dans les montagnes jurassiennes. Une ville, La Chaux-de-Fonds, un nom qui ne vous dit plus rien. Vous l'avez bannie de vos carnets, elle n'a plus droit de cité. Les mots vous manquent.

Aucun retour possible au pays. Les registres d'état civil sont formels, vous êtes bien né ici.

Vous tirez un trait. Vous êtes en cavale, hors les murs de votre mémoire, vous ne croyez pas à l'Histoire. Votre enfance est un temps mort, un désert de rues et d'usines pétrifiées, une horloge sans plus de ressort. Jamais vous ne remonterez ce temps-là.

Le soleil poursuit sa course. Le cap Martin disparaît dans la blancheur. Surexposé. Chère petite maman, vous nagez vers elle, vous êtes né ici, en pleine lumière, vous tanguiez dans son ventre.

La Chaux. Horizon limité, professeur de dessin, admiré, vénéré, puis oublié. Les dettes de vos parents. Il a fallu vendre la maison. Vous leur aviez dessiné une demeure. Trop grande, trop coûteuse.

Vous ne voulez plus vous souvenir. Cette ville vous a emprisonné pendant plus de vingt ans.

Pour tout paysage, les pâturages, au-delà des toits ouvriers. Le vent s’empare des parfums sucrés de l’épandage, la campagne douce-amère pénètre dans votre chambre à coucher, froide, même en été.

Fuyant la noirceur de la pièce, vous vous tenez droit devant la fenêtre, martyrisant l’espagnolette de vos doigts impatients, fouillant de vos yeux le paysage, cherchant à y percer une voie de sortie.

Vous butez sur un ciel barricadé par une herse de sapins, dressée sur les collines, au-dessus de la ville.

Vous êtes jeune, vous pénétrez dans ces forêts. Est-ce bien vous ? Vous portez une vareuse à gros boutons ronds, un pull-over à col sur une chemise sans col.

Avec vos guêtres serrant vos pantalons de laine, chaussé d’une solide paire de souliers à semelle à clous, vous quittez la ville par des sentiers.

Vos compagnons d’étude sifflent, chantent, sous la houlette de ce professeur à chapeau et longue barbe. Vous les suivez en silence, n’ayant jamais trop goûté aux joies de la camaraderie.

Combien de fois, l'été, chassant les taons d'une main, avez-vous relevé de l'autre cette mèche de cheveux vous tombant sur le front, tandis que vous scrutiez la forme des aiguilles ?

Les bourgeons, les tiges, l'écorce, cette nature n'a plus de secret pour vous. Vous en connaissez le strict ordonnancement, la sèche harmonie.

À la lumière froide des ateliers, vous dessinez ce pays miniature. Dans cette terre de contrition, votre Jura natal, vous reproduisez le folklore « sapin ».

Vos doigts gravent des boîtiers de montre, alors que tout en vous fomente un plan d'évasion hors les murs d'une industrie moribonde, dont l'effondrement prévisible se lit sur le visage fatigué, résigné, de votre père.

Votre mémoire froisse encore ces lettres d'un grand patron de l'horlogerie à qui vous avez construit une maison.

Sa villa lui coûte le double ? À la bonne heure ! Si seulement il savait voir. Il n'y a pas ici un pareil édifice. Lui vous accuse de ne pas avoir respecté le devis. Aveugles, ingrats, eux tous, les bourgeois comme les socialistes.

La Chaux-de-Fonds ne vous a pas compris.

Un procès, des commandes en baisse, pourquoi rester ? Vous prendrez le prochain train. Une mécanique puissante, des pistons huilés dont la dynamique vous déliera de vos chaînes.

Un tunnel, l'odeur du charbon, les montagnes qui s'estompent, un coteau, un lac, l'air frais par la fenêtre, vous croisez les jambes, vous remontez le col de votre manteau, bientôt la frontière, d'autres montagnes et demain la liberté.

Ce toit pointu, pourtant, sur les hauts de la ville que vous quittez? Oui, il est bien de vous. Vous avez dix-sept ans. Votre première maison. Vous connaissez le poids d'une brique, vous savez dessiner, vous êtes affranchi.

Vous tenez la Suisse à distance. Vous écrivez rarement son nom, seulement quand il le faut, sur les lettres adressées à votre mère et à votre frère. Là, vous soulignez, c'est l'usage postal.

Votre passeport est français. Vous avez emprunté, en sens inverse, le chemin de vos ancêtres les Cathares, fuyant l'Inquisition. Vous avez retrouvé la mer.

Longtemps, vous n'avez pas vu la mer.

*

* *

Vous ne comptez plus vos billets d'avion pour l'Inde. Aéroports, pistes huilées, un vieux chien sous la passerelle, les hélices qui tournent de plus en plus vite, vous ne les distinguez plus, vous avez les pieds engourdis.

Sous vos pieds, la belle rivière près de Saïgon. Vu de l'avion, le tracé de l'eau détermine tout, les eaux courantes, les méandres, la vie des hommes qui s'organise autour, déterminée, pas le choix.

L'érosion, la descente, inexorable, vers la mer, le delta, l'agriculture, contrainte, les vaches qui paissent dans une boucle.

Vous y êtes, la corne des vaches, les couleurs, l'indigo, dense, le bleu cobalt, le brun, vous peignez.

Delhi, Le Caire, Genève, Paris, Bogotá, New York, taxi, le Holland Tunnel sous l'Hudson. Vous peignez le soir à l'hôtel.

New York, ville debout, comme disait l'autre, ville hirsute. Vous dites aussi la ville debout. Vous aussi, vous peignez, comme Pablo, comme Fernand.

Vous dessinez une femme, elle est de profil, elle a la taille d'un gratte-ciel, ils semblent tout petits en arrière-plan. Elle, c'est Marguerite, votre statue des libertés, votre Américaine, à la hauteur de vos ambitions, une maîtresse, un compte en banque, des dollars, un corps de sportive, vous l'admirez.

Vous êtes pieds nus, vous peignez, vous reprenez sans fin l'Espagnole d'Alger. Le groom frappe à votre porte, il voit vos chaussures délacées sur la moquette verte, il s'arrête, interdit devant la toile. Club sandwich, un pourboire, obligatoire!

New York, deux semaines avant le prochain voyage en Asie, vous êtes dans votre chambre au trente-quatrième étage.

Décalage horaire. Vous êtes calé dans votre siège, en route pour l'Inde, vous dessinez une rivière près de Saïgon.

Vous écoutez ronronner les moteurs, vous êtes heureux. Il y a quelques heures encore, c'était le bras très large de l'Indus. Ce soir, vous atterrissez à Delhi, vous ne vous sentez jamais aussi bien que dans les airs.

Vous êtes toujours dans l'avion. Un autre voyage, vous ne les comptez plus.

Vous êtes en admiration devant un lavabo en acier inoxydable, une cuvette de seize par vingt-huit

centimètres. La mesure idéale, découverte dans les W.-C. du Super Constellation d'Air France.

En route pour l'Inde. Plus jeune vous auriez dit vers les Indes ; plus d'actualité. N'êtes-vous pas l'architecte au service d'un grand homme tenant le destin d'un pays neuf entre ses mains ?

Debout, dans le cabanon, à Cap-Martin, les mains dans la cuvette, réalisée au centimètre près du modèle mesuré dans le Super Constellation. Vous maintenez la joue tendue au passage de la lame, vous faites votre toilette. Le miroir vous jette la mer en pleine figure. Un paquebot se glisse dans un angle, à contre-jour. Vous posez le blaireau, faisant disparaître le navire en poussant la glace vers la droite, puis essuyant la marque luisante d'un doigt savonneux. La marine apparaît alors réduite à sa plus simple expression, une plaque vibrante de lumière.

Tout à l'heure, vous descendrez à la plage. Vous prendrez votre bain.

*
* *

Vous préparez votre valise. Demain, vous prenez l'avion Paris-Delhi. Changement à Genève.

Pantoufles, chapeau de toile, encre de Chine, les corrections du livre sur Ronchamp, une chemise blanche, une chemise bleu pâle, dollars, roupies, pharmacie, vitamines A et E à prendre tous les matins, dragées, le *Thésée* de Gide, Gillette et rasoir Philips.

Le temps est maussade. Il pleut tous les jours. Votre appartement parisien baigne dans une lumière triste.

Les cendres de votre femme Yvonne sont au Père-Lachaise. L'urne est immense. Quel est l'idiot et le crétin de fonctionnaire qui se cache derrière ces mesures ?

Vous avez acheté une concession au cimetière de Roquebrune-Cap-Martin. Petit Von n'attend plus que le moment de revenir à la maison.

Vous copiez le testament de Villon dans votre carnet :

*Item, à l'orfèvre Du Boys,
Donne cent clouz, queues et testes,
De gingembre sarazinois,
Non pas pour accoupler ses boytes,
Mais pour conjoindre culz et coettes,
Et couldre jambons et andoilles,
Tant que le laict en monte aux tettes,
Et le sang en devalle aux coilles.*

Votre amie Germaine vous a transcrit ce passage par téléphone.

Vous ne peignez plus à l'huile. Pas envie. Vous ne trouvez plus l'inspiration sur la toile. Vous cherchez la matière, vous avez trouvé l'émail.

Rouge, vert, jaune ou cadmium clair, ocre jaune de ru ou d'or, bleu ou ciel blanc, vert grenaille, jus de pipe et potasse, violet moyen.

Sur les carreaux en céramique, à l'extérieur de la porte de l'Assemblée, à Chandigarh, vous peignez un serpent, une tortue. Vous peignez un

étrange oiseau, vous peignez un taureau, une chèvre.

Vous peignez un homme debout, il mesure un mètre quatre-vingt-trois.

Vous peignez de grands rayons de soleil, de plus petits, le cycle des heures solaires sur le paysage traversé par les méandres de la rivière.

À l'intérieur, vous peignez une pive et une coquille, vous peignez le Minotaure.

Votre oreille gauche sonne terriblement. On dirait une cigale. Elle chante après le déjeuner, vers quinze heures. Elle reprend après le dîner, sur le coup des vingt et une heures.

Un jour, à Chandigarh, vous installerez des jeux électroniques. Attention ! pas le théâtre électronique, pas le music-hall électronique, pas la tragédie électronique ou la comédie électronique.

Votre valise est bouclée.

À Chandigarh, vous leur apporterez les jeux électroniques qui font appel à tout ce qui est aujourd'hui et demain.

Vous êtes dans l'avion. Vous avez quitté le vacarme d'Orly. Un très beau bâtiment, propre et vaste. Vous écrivez à l'architecte. Des salauds ont installé quatorze lustres dorés en couronne dans le grand hall, une horreur ! Paris devient une folie.

Le silence de la stratosphère, le ronron du moteur. Vous êtes à quatre mille mètres, la paix. Là-dessous, les conflits, la haine, l'antagonisme, la surenchère. Le monde fou à lier, loufoque.

Voilà Genève la miteuse. Elle crâne. Ils veulent construire une autoroute vers Lausanne.

Chandigarh aura le confort, vous lui offrirez les jeux électroniques. Vous avez trouvé ce mot, spontanément.

Vous n'êtes pas seul. Vous avez été chercher un musicien.

Vous travaillez en collaboration avec un jeune architecte.

À votre retour vous irez à Bruxelles. Philips a donné l'argent pour un Pavillon. Un monde nouveau a commencé, un univers mathématique sans bornes.

Un jour, vous installerez des jeux électroniques à Chandigarh.

À Orly, le haut-parleur est inintelligible. Dans le Pavillon électronique, chez Philips, il y en a trois cent cinquante et zéro parasite. Trois cent cinquante bouches sonores situées tout autour de cinq cents visiteurs. Ils ont synchronisé les projecteurs.

Vous irez à Bruxelles. Tout a commencé ce jour où le directeur artistique des Établissements Philips à Eindhoven a téléphoné.

Il a pensé à vous pour le Pavillon Philips à l'Exposition universelle de Bruxelles. Vous en avez l'assurance : aucun produit commercial ne sera exposé. Et vous serez libre de faire la façade que vous voudrez.

Vous ne ferez pas de façade. Vous ferez un poème électronique. Tout se passera à l'intérieur : son, lumière, couleur, rythme.

Pour l'extérieur, vous verrez avec votre assistant. Un Grec, un jeune homme brillant. Mais il veut toujours avoir raison.

Vous avez dit oui à Philips. Vous avez donné votre accord, à la seule condition de pouvoir collaborer avec ce musicien français. Un gamin de septante ans, comme vous.

Vous serez bientôt à Bruxelles. Le musicien vous a écrit. Il a passé une journée sur le chantier, dans le froid, à patauger dans la boue.

Vous irez, vous aussi, voir le Pavillon. Votre assistant a, paraît-il, dressé de grandes voiles, comme celles des barques sur le Léman, sur vos dessins d'un nouveau Palais des Nations à Genève. Ces parois sont constituées de dalles de cinq centimètres d'épaisseur, coulées sur sable au sol.

C'est aérien, c'est beau, c'est simple en apparence. Votre assistant a du talent. Il se charge d'inventer un système pour monter tout ça. Il préconise l'installation d'un échafaudage volant, fonctionnant à l'intérieur.

Les dalles seront soutenues par un double réseau de câbles de huit millimètres d'épaisseur tendus sur des directrices cylindriques de béton armé.

Vous laissez faire, vous approuvez, vous signez le contrat.

À votre assistant de régler les détails. Il cherche des solutions à l'agencement de ces matériaux qui n'avaient jusqu'alors jamais eu à travailler ensemble. Un brave jeune homme, très sûr de lui, peut-être un peu prétentieux.

Tout cela est très bien. Mais peu importe la forme, vous laissez l'ingénierie à ce jeune Grec. Le Pavillon ne tient qu'à la poésie de l'ensemble, cette manifestation d'un art nouveau : les jeux

électroniques, la synthèse illimitée de la couleur, de l'image, de la parole, du rythme.

L'avion décolle, vous étendez les jambes. Une hôtesse vous propose une revue. Vous refusez. Les autres passagers demandent à lire alors que le vrai spectacle est dehors, sur la ligne d'horizon.

Vous irez à Bruxelles. Le musicien est un type bien. Philips craignait qu'il fasse fuir les foules avec sa musique. Vous avez posé vos conditions. Avec lui, ou alors sans vous. Tous les deux, vous êtes sur la même longueur d'ondes. Vous parlez un même langage.

Votre Pavillon aura la fonction d'un estomac absorbant les spectateurs pour ensuite les rejeter, transformés par la musique et les images de votre poème électronique. Cinq cents personnes, dix minutes d'exposition à vos rêves, dix minutes de transfusion de vos cauchemars, vous avez trouvé votre public.

À Bruxelles, vous avez votre mot à dire. Vous faites un film : taureaux, femmes africaines, poitrines, licornes, prisonniers dans les camps de concentration, dindons, australopithèques, masques de théâtre antique, yeux, visages, singes, monstres.

Le rythme ultrarapide de votre projection rassemble des trésors récoltés dans les musées, dans les tiroirs des ethnologues, sur les rayons de bibliothèque des historiens.

Vous avez écumé les tiroirs d'un anthropologue, vous avez fouillé la collection de clichés dispersés d'un ornithologue. Vous avez décollé les affiches d'une fêria de Nîmes.

Pour la première fois de votre vie, vous avez intégré les images du siècle à votre architecture. Il y aura les photographies des camps. Il y aura les fosses communes.

Vous n'êtes plus le même. Vous avez ouvert les yeux.

Fin 1940, l'Europe glisse dans la fange et vous, vous collectionnez des cailloux et des bouts d'os. Vous ne voyez rien de ces horreurs.

Vous ne vouliez rien voir. Aujourd'hui, les photos de l'US Army circulent. Vous les montrez. Vous y ajoutez des vignettes avec des tanks, des montages avec soldats de plomb, des cow-boys et des Indiens, des fusils.

Le grand théâtre du monde, un spectacle effrayant. Vous faites rentrer la réalité dans votre Pavillon. Vous êtes le grand projectionniste. Vous tournez la manivelle, sur l'écran apparaissent des foules, des maçons, un cheval de trait.

Charlie Chaplin surgit une fraction de seconde. Vous aimez ses films.

La guerre fait rage, vous ne devez rien cacher, le bombardier, une fusée, un radar, un nuage, un nuage en forme de champignon.

Les enfants regardent la caméra, vous êtes dans l'ombre, le public découvre le regard de l'enfant.

Vous montrez un bouddha, pourquoi pas ?

Et c'est la tour Eiffel, des machines, Chaplin, encore une fois, Laurel et Hardy, deux amoureux, un bébé.

Vous êtes derrière tout ça, vous êtes le grand illusionniste. L'ère du jeu électronique a commencé, les images se succèdent très vite, le public a les yeux grands ouverts, il est baba.

Votre architecture ne sera plus jamais la même, elle parle le langage des formes vivantes, elle est en prise avec le cosmos.

Votre assistant s'est plaint.

L'avion traverse une zone de turbulences. Vous regardez dehors par le hublot. Le Mont-Liban a conservé quelques taches neigeuses. L'avion commence sa descente, vous découvrez la baie de Jounieh.

L'escale à Beyrouth, la lumière méditerranéenne à travers les vitres de l'aéroport sur le bord de mer.

Le jeune Grec souhaite voir son nom sur le Pavillon. Prétentieux !

Vous commandez un drink au bar de l'aéroport.

Vous haussez les épaules. Un caprice de gamin. Vous n'aimez pas trop les gosses. Vous avez des disciples. Jamais ils n'auraient osé.

Un sacré architecte, le Grec. Quel toupet ! Vous lui donneriez volontiers un soufflet. Il a de l'avenir.